

puissent demeurer dans la rue Grenetat . . . c'est une horreur que cette rue . . . de la boue toute l'année . . . des embarras de voitures . . . un quartier sale, bruyant, infect. . . — Monsieur, cependant depuis trente ans que j'y suis. . . — Ah ! monsieur, j'y serais mort trente fois. Quand on loge rue Grenetat, il faut dire adieu aux artistes . . . il faut renoncer à la société . . . car vous conviendrez que c'est un guet-à-pens que de faire venir un certain monde dans cette rue. . .”

M. Lupot cesse de sourire, et de se frotter les mains ; il s'éloigne du monsieur à bicyclette, dont la conversation ne l'a pas amusé, et il s'approche d'un groupe de jeunes gens qui semblent occupés à regarder le Bélisaire de mademoiselle Célainre. “On admire l'ouvrage de ma fille, se dit M. Lupot, tâchons, sans faire semblant de rien, d'entendre les remarques de ces artistes.” Les jeunes gens faisaient en effet leurs remarques, qu'ils mêlaient de ricane-mens très prononcés. “Devines-tu ce que c'est que cette tête ? . . . Oh ma foi, non . . . j'avoue que je n'ai jamais rien vu d'aussi drôle ! — C'est Bélisaire, mon cher ! . . . — Allons donc ! . . . pas possible ! . . . ça Bélisaire ! . . . c'est le portrait de quelque épicier, d'un parent de la maison probablement. — Regarde donc ce nez . . . cette bouche ! . . . C'est épouvantable. . . Oser encadrer une telle infamie ! . . . Il faut être bien obtus ! bien ignare . . . ça ne vaut pas le portrait du *Juif errant* que l'on vend pour deux sous en tête de la chanson.”

M. Lupot en a bien assez entendu. Il s'éloigne du groupe sans souffler mot ; il baisse la tête et va se glisser près du piano.

Le jeune pianiste, qui avait sacrifié un grand concert pour venir à la soirée bourgeoise, venait de s'asseoir devant le piano. Il fait courir ses mains sur l'instrument, et s'écrie : Ah ! quelle épipnette ! . . . quel chaudron ! comment voulez-vous qu'on se fasse entendre sur un aussi mauvais instrument. . . C'est impossible. Ah ! ce ré ! Ah ! ce fa ! . . . cela imite la vielle . . . et il n'est même pas d'accord !” Et malgré cela, le pianiste restait au piano ; il jouait toujours, mais il tapait de toutes ses forces, et à chaque instant il cassait une corde ; alors il éclatait de rire, en disant : “Bon ! encore une de cassée ! . . . Tout à l'heure il n'en restera plus ! . . .”

M. Lupot était rouge jusqu'aux oreilles ; il avait bien envie de dire au célèbre artiste : “Monsieur, je ne vous ai point engagé à venir passer la soirée chez moi, pour que vous y cassiez toutes les cordes de mon piano ; quittez l'instrument si vous le trouvez mauvais, mais n'empêchez pas que d'autres s'amuset dessus.” Cependant le bon M. Lupot n'osait point dire cela, ce qui eût été fort rationnel, et il restait à entendre casser les cordes, quoique cela lui fit beaucoup de peine.

Mademoiselle Célainre s'approche de son père ; elle est désolée